

Pour sortir du labyrinthe

Ferenc Rákóczy

J'aimerais rendre compte ici le plus brièvement possible d'une expérience, la seule à laquelle je puisse me référer, je veux parler de la double vie que je mène bien malgré moi, comme poète et médecin. Dans cette perspective, il faudrait d'abord évoquer ce qui chez le médecin fonde le poète et, inversement, la part de poésie qui soutient la vocation du médecin, ce qui les unit, mais aussi, ce qui les sépare. De la médecine, l'écrivain aurait beaucoup à prendre: le sens de l'observation (qui m'apparaît plutôt un exercice qu'un don), la persévérance (sans laquelle nul n'arrive à rien), le fait de définir sans cesse les limites de sa pratique, et peut-être également cette façon exemplaire de se former dans le va-et-vient de la navette des savoirs, par ouvertures et questionnements successifs, jusqu'à faire émerger des solutions originales face au perpétuel et mouvant chaos du monde.

Et pourtant il me semble que ces deux identités – pour utiliser un terme simple – se trouvent aux antipodes, en conflictualité permanente l'une avec l'autre. Pour moi qui vis ce conflit chaque jour, le divorce entre les deux reste entier. C'est vrai tout d'abord sur le plan du statut social: reconnu par ses pairs, le médecin chemine à visage découvert, alors que le poète restera toujours un peu ce marginal enlaid dans l'inanité des intentions individuelles, cet éternel adolescent que l'on tolère depuis Rimbaud parce qu'il va «où nul n'est allé». C'est vrai plus profondément encore dans leur façon de faire pièce à la grande perturbation ontologique qui affecte les choses et la vie: le scientifique s'emploie à mettre une certaine lumière dans l'obscur de la nature, et cette lumière bien souvent lui suffit, alors qu'il en va tout autrement pour l'écrivain, qui sait par expérience qu'en ouvrant une brèche dans le mur du réel, l'obscurité s'y niche aussitôt. Enfin, cette fracture se traduit dans leur rapport au langage: là où l'homme de l'art prodigue ses soins sans se méfier de la capacité des mots

à rendre compte de ce qui est, le poète, lui, ne peut s'empêcher de sentir combien ceux-ci lui échappent, combien ils baignent dans un élément inconnaissable, à la fois mystérieux et énigmatique, aussi inquiétant que les feuilles chassées par la main du vent. Il y a un abîme entre la poésie – fille de la faiblesse et du flou qui fait halo autour de toute espèce de parole – et les impératifs d'une pratique médicale qui s'efforce d'y voir clair dans l'embrouillamini de l'anamnèse et des symptômes.

Il est probable qu'il n'en a pas toujours été ainsi, que cette partition est une conséquence de notre vision de l'homme telle qu'elle a pu émerger au Siècle des Lumières, lorsque s'est constituée la médecine telle que nous la connaissons aujourd'hui. D'ailleurs, jusqu'au XVIII^e siècle, la poésie se définissait elle-même sans ambiguïté comme une simple écriture mesurée. Jaucourt, dans l'*Encyclopédie*, n'hésite pas: «Poète: écrivain qui compose des ouvrages en vers». Tout cela a changé. Car depuis la Grande Guerre, depuis la seconde guerre mondiale et sa terrible clôture à Hiroshima et, pour moi (qui me trouvais dans ma dix-huitième année lorsque c'est arrivé) depuis la catastrophe de Tchernobyl, les ténèbres du verbe sont partout là où l'homme se fraie une route à travers les soubresauts de l'histoire et de l'évolution. Les nouvelles circonstances dans lesquelles nous nous trouvons placés nécessitent de nouveaux mots, de nouvelles expressions, et le transfert de termes anciens sur de nouveaux objets. C'est ainsi que les classiques démarcations entre prose et poésie se sont durablement estompées. Mais notre paysage intérieur, lui aussi, a changé de fond en comble: il se dresse bancal contre la noirceur d'un ciel vide, dévitalisé, ruiné, et dans le brouillard qui nous environne, les frontières entre les individus apparaissent de plus en plus indécises, poreuses. Même la communication quotidienne devient labyrinthique, quasi impossible. Derrière le besoin de «tout dire» qui semble animer l'homme contemporain se cache, à peine voilée, une vacuité angoissante. Nous en sommes d'ailleurs si conscients que nous avons fini par démultiplier à l'infini médias et moyens technologiques sans parvenir pour autant à exprimer ce qu'essentiellement nous sommes. Notre nombril s'est étendu à la bouche, aux oreilles, dans un boucan épatant, jusqu'à trouver le vide dedans, jusqu'à devenir une langue sans parole, une parole sans langue. Comment vivre au milieu de cette confusion qui agit comme une mise en abîme de l'obscurité du monde dans l'obscurité du langage?

De père hongrois et de mère jurassienne, Ferenc Rákóczy est né à Bâle en 1967. Il vit et travaille comme psychiatre à Lausanne. En dehors de publications en revue, il a édité deux livres de poèmes: *Kiosque à chimères* (1996) et *Les hospices rhénans* (1999), tous deux aux éditions de l'Âge d'Homme.

Devant ce bilan désastreux, l'écriture poétique, avec sa part d'aléatoire et d'inconnu librement consentis, a pu s'établir à mes yeux comme une voie praticable ou, si l'on préfère, une passerelle dont je mesure chaque jour la fragilité. Je m'y rends de moi à moi-même, j'y marche parmi les roses en fruit et les premières gelées – et ainsi chaque journée se recompose d'elle-même dans la maison du temps, cette demeure où la mémoire peut habiter en toute confiance. Ce n'est que cela la poésie. Cette seule passion qui m'anime, dans une totale impression d'irréalité. Construite sur un manque, qu'a-t-elle encore à voir avec les poncifs d'une discipline scientifique qui s'efforce, par des moyens virils, robustes et sains, de rétablir l'ordre dans les irrégularités de la nature? Je me le demande bien souvent. Plonger le regard dans le miroir, retrouver sa part d'humanité: rien de narcissique là-dedans. Folie de forcer la surface comme on offre un sacrifice, une maladie. Besoin physique d'interpréter le texte fuyant d'une solitude. Il suffit de se mettre à l'écoute de ces minutes où le passage d'un monde à un autre demeure tangible, où l'on glisse de la certitude à l'incertitude, de l'utile à l'inutile, du plein au vide, pour que tout s'illumine soudain – table, fleurs, et même la tristesse qui si souvent nous habite. Façon très lente de tourner autour de la vérité en soi, d'aller à la rumeur de l'émotion première, aux archipels de silence que nous portons par-devers nous, alors que tout dans la société nous suggère de nous défier de cette intériorité mal venue pour nous mettre le plus possible en adéquation avec les solutions extérieures qu'elle propose. Force m'est de l'avouer, il s'agit d'un chemin abrupt, tortueux à maints égards, sans garde-fous étant donné que, dans le domaine de l'imaginaire, rien n'est jamais acquis: chaque poème, chaque ligne arrache un morceau de ténèbre, mais le trou de lumière se referme aussitôt derrière elle. Je l'ai toujours su, et cette intuition s'approfondit de livre en livre. Elle permet paradoxalement de me perdre en me trouvant, pour suivre le mince fil qui mène hors du dédale, là où se trouve l'autre, une présence amie, ma famille, mes proches, ceux par lesquels mon existence prend sens, se justifie. Peut-être est-ce cela le plus important.

Rendez-vous du vent¹

Je me souviens du jour où mon père
a planté la première girouette
Sous les arbres chargés de fruits violets
comme l'été
Il portait son complet bleu barbeau trempé
par les dernières pluies
Il y avait des échardes dans ses mains,
des épines de mûriers
Comme dans la chanson, l'orage galopait au loin
Pendant qu'il se courbait, muet, détaché
de tout bruit
Sur les plates-bandes vaporeuses de semis.
Alors, manquant le faire tomber
Elle lui sauta dans les bras, inquiète comme
un poulain
Il vacilla un peu, regarda en arrière vers moi
Un sourire flottait, oublieux, sur ses lèvres
C'était tout simplement la bise, rien que ça
On aurait dit, je le jure, la naissance de la lumière.

La confrérie du cerf-volant

Au point du jour, nous étions tous rassemblés
dans le champ
De luzerne pour voir s'évanouir les broderies
de la nuit
Puis, l'un de nous lançait d'un geste précis
la forme de papier
En équilibre sur l'air, où elle restait accrochée,
comme par magie
Avant de grimper le long de la ficelle
aux échelles du ciel
Pour finir par se stabiliser en bringuebalant
à l'apogée.
Je conserve le souvenir d'un instant plus grand
que la vie:
Nous sommes là, sept garçons, simplement là,
retenant notre salive
J'entends battre les cœurs, malgré les rires étouffés
Et quand nos regards clairs se rencontrent,
j'aperçois
Le signe qui nous distingue: un scintillement
empreint
De malice, de gloire – le même que je retrouve,
tout surpris,
Passée l'amertume des vingt ans, lorsque
Je croise par hasard tel ancien de la confrérie.

Dr Ferenc Rákóczy
Ch. de Boissonnet 67
1010 Lausanne
fanrakoczy@hotmail.com

1 Extraits inédits d'*Éoliennes*, recueil à paraître en mars 2007.